

LE MAG

MUSIQUE
dEUS, l'histoire belge du rock

Le groupe du chanteur Tom Barman (photo) prouve avec «Keep You Close», qu'il reste aussi inventif et intègre qu'au premier jour.

PAGE 16

CRÉATION «Le chant du crabe» prêt à voguer sur les planches du Théâtre populaire romand. Le lit d'hôpital prend le large



Tous au chevet d'un malade en quête de la baleine blanche. SP

DOMINIQUE BOSSHARD

Un lit surmonté de sa potence. Quelques panneaux blancs. Une scénographie sobre, clinique, qui suffit à muer le plateau du Théâtre populaire romand en chambre d'hôpital. Dernière escale d'un homme rongé par le cancer, dernier voyage d'un père qui se prend pour le capitaine Achab...

Créé jeudi à La Chaux-de-Fonds à l'issue d'un mois de résidence, «Le chant du crabe» n'a rien a priori qui puisse charmer les oreilles. C'est, d'ailleurs, la mort d'un homme, celle de son père emporté par un cancer en 1996, qui a nourri l'écriture de cette pièce, la dixième de Benjamin Knobil. Et pourtant. L'auteur et metteur en scène de ce «théâtre-opérette», comme il est étiqueté, cherche moins à nous infliger une agonie qu'à nous embarquer dans une odyssée.

«Nous avons passé, mon père et moi, ses trois derniers mois ensemble. Trois mois de découverte mutuelle, pleins de gaieté, de

«L'imaginaire envahit peu à peu la scène.»

BENJAMIN KNOBIL
AUTEUR, METTEUR EN SCÈNE

tonicité, de vie!», rapporte Knobil. «J'avais envie de raconter cela dans le spectacle, cette mort pleine de santé si je puis dire.» Souffle dans la voile d'une thématique difficile, la danse et le chant se sont imposés très clairement, dès la phase d'écriture. «Il me fallait quelque chose de porteur pour nous soutenir, pour aller de l'avant. Une pièce à petit budget, dans un lieu exigü, aurait été trop glauque.»

Chorégraphies – elles sont de Patricia De Anna – et musique – signée par Vincent Knobil, frère de Benjamin – font

donc pleinement partie de l'équipage. Arrimé à la vie de l'hôpital, comédiens et musiciens voguent vers le grand large, emportés par la poésie et le rêve, ballottés entre rire et larmes. On joue avec les codes de la comédie musicale, le kitch hollywoodien des ballets nautiques d'Esther Williams... «Il y a des moments crus, rien n'est édulcoré, mais l'imaginaire envahit peu à peu la scène», sourit le metteur en scène.

Son imaginaire à lui a été fortement dopé par la lecture de «Moby Dick», lorsque, adolescent, il s'est mis à beaucoup écrire. C'est donc assez logiquement que la baleine s'est échappée des pages du roman de Melville pour venir nager dans les eaux théâtrales de Knobil, des «Vétérans» au «Crabe», en passant par «L'œil du cétaqué».

«La baleine blanche symbolise la mort, mais aussi le rêve inassouvi d'un homme, une quête toujours vivace.» A ses yeux, l'animal n'incarne ni le bien ni le mal, et notre monde se révèle tout autant amoral. L'auteur le dit, il ne se pose pas en

TROIS QUESTIONS À...



VINCENT KNOBIL
COMPOSITEUR

«De nombreux goûts en commun»

Quel regard portez-vous sur votre frère?

Benjamin: Vincent est mon grand frère! Il n'a pas joué un rôle de protecteur, car il a vécu un long temps aux Etats-Unis et est revenu lorsque j'avais 26-27 ans. Mais j'ai une énorme admiration pour lui! **Vincent:** Notre relation n'a jamais été aussi... fraternelle. Après une enfance marquée par la rivalité (de son point de vue, car moi, l'aîné blasé, je n'ai évidemment rien remarqué!), et quelques années de séparation complète, nous avons réappris à nous connaître ces dernières années, notamment en travaillant ensemble sur ses spectacles. C'est très agréable de travailler avec lui, car nous avons évidemment de nombreuses références et de nombreux goûts en commun. J'espère que cette connivence se sentira dans le spectacle et qu'on fera d'autres belles choses ensemble.

aujourd'hui, riche de quelques années passées sur le divan d'une psy, soit celle d'une personne meurtrie, qui se vivait en tant qu'homme (et poète) maudit. Cette impression est corroborée par la lecture de ses poèmes, aussi sombres que magnifiques. Son regard «sévère mais juste» guide encore souvent mes pas, par-delà sa mort.

Quel regard sur la maladie?

Benjamin: Que ce soit celle des autres ou la sienne propre, elle provoque un retour sur soi-même, une introspection. La maladie, c'est le corps qui parle, donc un dialogue avec soi; elle change notre regard sur le monde.

Vincent: Ma première véritable confrontation avec la maladie date de celle de mon père. Mais à l'approche de la cinquantaine, la maladie est plus présente autour de moi, et je constate que l'écart entre mon âge physique et mental ne cesse de croître, et que l'écart entre mon état physique «normal» et un état plus «délicat» ne cesse de rétrécir. Comme me le disait mon oncle, frère de mon père et grand pont de médecine, on meurt d'un infarctus ou d'un cancer, la première option étant largement préférable. J'ai surtout peur que la maladie frappe ceux que j'aime. Mais il faut bien s'y faire, car la vie est une maladie incurable et fatale. C'est d'ailleurs ce qui lui donne tout son charme. **DBO**



BENJAMIN KNOBIL
AUTEUR
ET METTEUR
EN SCÈNE

Quelle image gardez-vous de votre père?

Benjamin: Ce que je retiens de lui, c'est son humour et son ironie. Son rire!

Vincent: J'en garde de nombreuses images. Celle que j'avais de lui enfant quand je regardais ce géant, pétri d'admiration. Celle que j'avais à 18 ans, quand j'ai découvert avec stupeur qu'il était poète, qu'il avait été «poet-laureate» et publié aux Etats-Unis., et celle que j'ai de lui

donneur de leçons, pas plus qu'il n'a voulu situer la relation père-fils sur le terrain de l'introspection et de la psychologie. Au terme de ce voyage appréhendé à travers le prisme de l'émotion, et des sensations, le duo fera-t-il naufrage? «Achab va au bout de son obsession de vengeance et engloutit tout son équipage avec lui. Mon personnage, lui,

va transmettre à son fils sa passion de la vie. En fait, j'ai écrit une pièce sur la transmission plus que sur la maladie.»

INFO

La Chaux-de-Fonds: Théâtre populaire romand, jeudi 8 et vendredi 9 décembre à 20h15; samedi 10 décembre à 18h15.

RÉTINES

Bla, bla, bla, haro sur ces dames!



FREDDY LANDRY

Je ne consomme plus «Infrarouge» que si le sujet m'intéresse ou provoque ma curiosité. Un récent rendez-vous avec les quatre candidats socialistes seulement en fin d'émission m'a permis d'assister à des minutes passionnantes à propos de la tenue des candidats, de la cravate chez Berset à son absence chez Maillard. Un seul ose ensuite regretter que l'on parle si peu de politique: devinez lequel! «L'Hebdo» nous apprend que les quatre candidats socialistes sont repartis «a t t é r é s». Vraiment? Maillard (30.11) et Berset (01.12) ont enfin parlé de politique, mais au «19h30», pendant 12 minutes chacun!

«La puce à l'oreille» invite trois personnes à parler de trois ou quatre sujets ayant trait à chacun des invités du monde culturel dans un établissement public de Suisse romande, ce qui n'apporte strictement rien au direct différé sauf quelques coups de balais par la caméra. Chacun est censé connaître au

moins un peu la contribution des autres. Le principe même n'est pas forcément bon. Une invitation lancée au dernier moment ne suffit pas.

Alix Nicole décide de ne pas monter un feuilleton («Dexter») et défend la présentation tardive d'un autre («Broadwalk Empire»). Esther Mamarbachi fait parler cravate puisque ses invités évitent soigneusement de s'écharper. Irís Jiménez ne voit pas toujours passer le puck. Leur fait-on confiance à la TSR ou couvre-t-on leurs errements? Au fond, ces dames, objet par hasard de mon ressentiment de l'instant, ont raison d'en profiter. Au conseil du public de jouer puisque à l'interne rien ne semble se passer. A moins que la hiérarchie soit contente et l'audimat suffisant! **o**

INFO

Développement et illustrations sur:
<http://blog.lexpress.ch/retines>

LA CRITIQUE DE... JAZZ

Festen, promesses tenues et largement!

Scène 1. Pluie, une rue mal éclairée. Plan moyen sur un couple, de dos. On entend du jazz. Le couple tourne à gauche, passe une grosse porte, c'est là: la splendide cave du café de Paris, à La Chaux-de-Fonds, très bien réaménagée, excellente sono, bar accueillant. Endroit propice au jazz, ce vendredi soir, avec le groupe Festen présenté ici dans l'édition du 30 novembre.

En deux mots, parfaite soirée, propre à réconcilier les amateurs un brin frileux avec le jazz actuel et le faire apprécier à celles et ceux qui ne le connaissent guère.

Un groupe qui tient et dépasse même les promesses de son disque: belles et percussives introductions du pianiste, le «grand Jean Kapsa» comme le présente justement le sax Maxime Fleau, lui-même imaginaire et sobre improvisateur au soprano – beau son! – et au ténor.

Elégantes compositions, en général de belles mélodies plutôt lentes au sax, parfois à l'unisson avec la basse d'Oliver Degabriele dont le son superbe ne ferait pas rougir Ron Carter, puis démarrage franc de la rythmique très rock mais souple et pleine de nuances par Damien-le-batteur, frère de Jean.

Solos plutôt courts, efficaces, tout est structuré, compact, dans la bonne humeur, bien loin des alignements de soli interminables, si fréquents dans d'autres occasions. Enchaînements rapides, excellent contact (c'est si rare!) avec le, nombreux, public. La structure des morceaux – intro, progression, «climax», retour au calme – pourrait être un brin plus variée mais ne gâchons pas notre plaisir et préparons-nous (amateurs du Bas vous aussi!) au prochain concert des Murs du son, les beaux garçons de R.I.S.S., le 13 janvier. **o JACQUES ROSSAT**